

A une centaine de pas du fort, s'élevait une charmante habitation, la propriété de Montbars ; ce fut là qu'il se rendit.

— Mon cher Louis, dit-il une heure après son arrivée, et lorsqu'il eut reçu les visites sans nombre qui lui venaient de toutes parts, puisque monsieur le gouverneur est absent et qu'il m'est permis de disposer de cette soirée, retirons-nous, si tu le veux bien, dans ce que j'appelle mon salon d'intimité ; j'ai besoin, je te le répète, d'avoir une longue et sérieuse conversation avec toi.

Le salon du boucanier, situé en arrière de l'habitation et donnant sur un délicieux jardin, présentait un *retiro* à rendre jaloux un roi ; cette pièce réunissait tout ce que l'imagination la plus délicate et la plus exigeante pouvait rêver. De Morvan, quoiqu'il ne comprit pas toute la valeur des objets qu'il avait sous les yeux, fut ébloui, émerveillé.

— Vraiment, Montbars, s'écria-t-il, vous m'auriez raconté ce que je vois en ce moment, que malgré ma confiance en vous, je n'aurais pu m'empêcher de vous accuser tacitement d'exagération ou de mensonge. C'est à douter de ses sens ! . . .

— Oui, ma cabine n'est pas trop mal arrangée, répondit le boucanier avec une parfaite indifférence : il y a là pour plus d'un million de tableaux et d'objets d'art. . . Bah ! il faut bien, pour ne pas donner une trop mauvaise opinion de nous aux visiteurs européens, faire certaines concessions à leurs goûts. . .

XVIII

Quarante-huit heures plus tard, de Morvan arriva à Léogane. La surprise que lui causa l'aspect de cette ville fut grande : jamais il ne se serait attendu à rencontrer sur cette terre de la boucanerie tant de luxe, d'élégance et de richesses.

De tous côtés son regard apercevait des habitations délicieuses, de magasins splendides encombrés de ce mille futilités ruineuses qui tirent leur prix élevé de la monnaie : des jeunes gens vêtus avec un goût exquis, et montés sur de superbes chevaux de race espagnole : des créoles charmantes, couvertes de dentelles et portées, dans de magnifiques palanquins par de nombreux esclaves ; partout, en un mot, l'abondance, le luxe, les raffinements d'une civilisation avancée.

— Quelle différence, dit-il en s'adressant à Montbars, entre Léogane et l'île de la Tortue ! C'est à ne plus se croire dans le même pays !

— Cette différence s'explique fort aisément, Louis. On vient dissiper à Léogane l'argent qu'on a gagné en s'embarquant à la Tortue. Cette ville est le lieu de plaisance de la boucanerie ; en outre, le commerce qu'elle entretient avec l'Europe est des plus actifs et des plus considérables. Mais nous voici arrivés devant la maison du gouverneur, ou, comme on dit ici, devant le *gouvernement* : veux-tu m'attendre ? je serai de retour dans cinq minutes.

A peine de Montbars s'était-il éloigné, que de Morvan fut distrait de ses réflexions par un bruit de musique qui approchait : presque aussitôt il vit les femmes créoles apparaître à leurs fenêtres, les piétons s'arrêter et les nègres danser en se frottant joyeusement les mains.

— Seriez-vous assez bon, monsieur, pour m'expliquer la cause de l'émotion que cette musique, dans le lointain, semble produire sur tout le monde ? demanda-t-il à un jeune homme qui passait.

— C'est le beau Laurent qui, débarqué depuis hier soir, fait ce matin un tour en ville.

— Qui appelez-vous le beau Laurent, je vous prie ?

— Quoi ! vous ne connaissez pas le beau

Laurent ? répéta le jeune homme avec étonnement.

— C'est la première fois que j'entends prononcer ce nom. Au reste, mon ignorance ne doit pas vous surprendre : je suis tout nouvellement arrivé à Saint-Domingue.

— Mais avant de venir dans nos parages vous étiez quelque part ?

— C'est probable : j'étais à Paris.

— Eh bien ! est-ce qu'à Paris et à la cour on ne s'occupe pas du beau Laurent ?

— Pas que je sache, dit de Morvan en souriant.

— C'est incroyable reprit le jeune homme. Je n'ai, il est vrai, jamais quitté l'île de Saint-Domingue, il me semblait cependant que la réputation de Laurent avait dû franchir les mers et s'étendre dans le monde entier.

Cette réponse, faite avec un ton de bonne foi et de conviction véritables, aiguillonna la curiosité de de Morvan, qui allait réitérer sa question ; mais son interlocuteur ne lui en donna pas le temps.

— Tenez, s'écria-t-il, le voici qui débouche au coin de la rue ! . . . Je vous quitte pour aller le voir de plus près. . .

Le jeune créole s'éloigna aussitôt à grands pas, laissant de Morvan aussi intrigué que surpris.

— Ah ! bon ! s'écria Alain placé derrière son maître, voici les musiciens qui se dirigent de notre côté ! . . . Quel malheur qu'au lieu de gratter sur des violons, ils ne jouent pas du binion ! Ça m'aurait fait danser. . .

De Morvan fut alors témoin d'un spectacle bizarre et étrange : il vit un homme jeune encore, grand et élancé, superbement vêtu, qui, escorté par quatre violons et deux flûtes, marchait à l'abri du soleil sous une espèce de dais en soie brodée d'or, que portaient quatre esclaves revêtus de livrées éblouissantes. La foule suivait respectueusement à quelques pas de distance cette singulière procession.

— Allons, canailles, retirez-vous, vous m'empêchez de respirer à l'aise ! dit l'homme placé sous le dais en s'adressant à un groupe de nègres qui, les yeux démesurément ouverts, paraissait le contempler avec une admiration sans bornes. Tenez, moricands, voilà pour l'araek, ajouta-t-il, et il leur jeta une poignée d'or.

— Vive messié lé beau Laurent ! s'écrièrent les nègres avec un enthousiasme parfaitement justifié par cette magnifique aumône.

Au même instant, une fenêtre s'entr'ouvrit, et un bouquet de fleurs tropicales roula aux pieds du grand jeune homme.

— Ces fleurs sont brillantes, mais elles manquent de parfum, dit Laurent d'un air railleur et en repoussant du pied le bouquet : n'importe, toute bonne action mérite récompense.

Le singulier personnage ôta aussitôt un collier d'émeraudes admirables passé autour de son col et le lança sur le balcon d'où étaient tombées les fleurs.

La jalousie entr'ouverte se referma avec violence, et on entendit retentir un sanglot.

— Il paraît, reprit Laurent à haute voix et en levant les épaules d'un air de mépris, qu'on eût préféré des diamants ! Que diable ! il fallait donc s'expliquer d'une façon plus claire et plus précise. Je ne connais rien au langage des fleurs, moi !

La foule éclata de rire, et Laurent se remit en marche.

Un côté de la rue se trouvant alors envahi par le soleil, les musiciens et les esclaves porteurs du dais, afin d'éviter ses rayons de feu, longeaient les murs des maisons du côté de l'ombre.

De Morvan, pour leur faire place, se rangea contre le *Gouvernement*.

— Hé ! l'ami ! lui dit tout à coup Laurent en s'arrêtant devant lui, ne savez-vous donc pas

qui je suis que vous gardez ainsi le haut du pavé quand je passe ?

— Est-ce à moi que vous parlez, monsieur, demanda le gentilhomme breton, ne pouvant s'imaginer qu'on osât le traiter avec cette insolence.

— Parbleu, certes ! Allons, pas de sottises et inutiles paroles ! Je hais les bavards ! Otez-vous de mon chemin !

La patience n'était pas la qualité de de Morvan ; toutefois l'impertinence du beau Laurent lui parut si gratuite, si peu raisonnable, qu'elle n'éveilla pas sa colère : il crut avoir affaire à un fou, et il se mit à l'examiner avec attention.

Le beau Laurent pouvait avoir de trente-deux à trente-cinq ans ; son visage, d'une extrême finesse de traits, présentait néanmoins une expression remarquable de hardiesse et de résolution ; de ses yeux, d'un gris indécis mêlés de reflets verts, tombait un regard fixe et moqueur dont il était difficile de supporter l'éclat : son nez avait quelque chose de la forme d'un bec d'aigle ; ses cheveux d'un brun foncé, rejetés en arrière, encadraient un front large ; enfin, une petite moustache, négligemment retroussée à la mode espagnole, laissait à découvert des lèvres minces, abaissées à leur extrémité par une expression habituelle de dédain.

Le beau Laurent possédait une taille svelte et élancée d'une femme ; cependant on divinait aisément à la souplesse de ses mouvements, à la façon nerveuse dont il accentuait sa marche, qu'il était d'une force musculaire peu commune et d'une prodigieuse agilité.

Quelques secondes suffirent à Morvan pour faire ces observations.

— Eh bien ! l'ami, reprit presque aussitôt le beau Laurent en employant cette fois le tutoiement, faut-il, pour aider ton intelligence, que je te jette de l'autre côté de la rue.

L'examen auquel le neveu de Montbars venait de se livrer avait changé du tout au tout ses dispositions premières : comprenant que la rare impertinence de son adversaire provenait, non pas d'un esprit dérangé ou malade, mais bien d'un orgueil immense, le sang lui était monté au visage et la colère au cœur.

— Monsieur, s'écria-t-il en portant la main à la garde de son épée, j'ignore de quelle façon les habitants de Saint-Domingue comprennent l'hospitalité ; ce que je sais, c'est que toute insulte veut du sang, et que vous m'avez insulté !

De Morvan dégaina, et abaissant la pointe de son fer :

— J'attends, monsieur, ajouta-t-il. Dépêchons-nous, je vous prie.

Il paraît que le beau Laurent n'était pas habitué à ce qu'on lui tint tête, car l'attitude de de Morvan l'exaspéra.

— Me battre avec toi par la chaleur qu'il fait ! . . . s'écria-t-il. Allons donc ! cela me fatiguerait plus que tu ne vaudrais. Retire-toi, te dis-je, ou tu es mort !

A cette dernière insulte, aggravée d'une nouvelle menace, le jeune homme ne put se contenir davantage.

— Misérable ! s'écria-t-il en s'avançant d'un pas vers son adversaire, tu as péché, tu vas être puni !

Un éclair de fureur jaillit des yeux de Laurent, et une expression d'implacable férocité contracta son visage.

Saisissant un des pistolets placés à sa ceinture, il l'arma vivement et en dirigea le canon vers de Morvan.

Le pauvre gentilhomme sentit que c'en était fait de lui ; alors croisant les bras et regardant son adversaire en face :

— Lâche et assassin, lui dit-il, soit maudit !

(A suivre)